

ENTRETIEN AVEC **Floris White Bull**, militante écologiste amérindienne de la tribu de Standing Rock

« Nous sommes assez forts pour changer les choses. Un futur meilleur est possible »

Membre d'une délégation de Sioux lakota de Standing Rock, Floris White Bull est venue passer quinze jours avec les collégiens de Rivière-Salée. En conférence, aujourd'hui à 18 heures, au lycée Blaise-Pascal, elle témoigne du combat que les siens mènent contre la construction de pipelines.

Les Nouvelles calédoniennes :
Quel message transmettez-vous aux enfants que vous côtoyez durant votre séjour ?

Mon but, c'est d'encourager ces jeunes. Tout d'abord, je suis très honorée d'être ici. Et je suis très heureuse que notre toute première étape nous ait emmenées au collège pour voir des enfants. Être ici a été rendu possible parce que nos jeunes, chez nous, ont réussi à se rassembler et à amplifier leur message. Ils veulent une vie meilleure et un avenir durable avec un accès à une eau propre.

Je veux que les jeunes d'ici et leurs parents écoutent leur voix intérieure. Qu'ils ne se sentent pas accablés par ceux qui ont beaucoup d'argent, qui sont à même de contrôler les choses. Nos voix sont toujours puissantes. Elles sont plus puissantes que l'argent. Je veux que nos enfants comprennent leur futur, la vie pour laquelle ils vont se battre. Et à quel point ils peuvent unir leurs voix pour leur donner plus de poids. Nous pouvons avoir une vie plus belle, un futur meilleur est possible.



Mère de cinq enfants, Floris White Bull est en Nouvelle-Calédonie depuis le mercredi 25 juillet, avec trois autres militantes de Standing Rock, dans le cadre d'échanges culturels avec le collège de Rivière-Salée. Photo Thierry Perron

« Il y a des pays qui ont choisi d'investir dans des sources d'énergie viables. »

Quelle est la situation à Standing Rock, où vous vous battez depuis trois ans contre la construction du Dakota access pipeline ?

Mon peuple vit chaque jour, chaque heure et chaque seconde sous la menace parce qu'il y a du pétrole qui s'échappe de ce pipeline. Donald Trump [le président américain, NDLR] a un grand rôle là-dedans car il a validé le projet, alors qu'une décision précédente ordonnait qu'une étude d'impact soit menée au préalable. Il a un intérêt personnel dans ce pipeline. Il a reçu d'importants dons qui ont financé sa campagne présidentielle. Du coup, aujourd'hui, du pétrole fuit toujours de ce pipeline et notre combat est loin d'être fini. Nous le faisons pour nos enfants et pour leur futur. Nos décisions collec-

tives, en tant qu'êtres humains qui peuplent cette terre, sont dangereuses. Il est d'une nécessité impérieuse pour de nombreux êtres vivants, et pas seulement pour les humains, que nous ne continuions pas sur cette voie.

Nous avons assez de pouvoir quand nous sommes unis pour changer le cours de choses, pour nous battre. Il y a des pays qui éteignent leurs moteurs thermiques, qui ont choisi d'investir dans l'énergie géothermique, dans le solaire, dans l'éolien. Et dans d'autres sources d'énergie viables qui ne polluent pas les mers, qui ne relâchent pas de gaz dans l'atmosphère qui sont la cause du réchauffement climatique. Nous pouvons changer notre destinée.

En Nouvelle-Calédonie, une part importante de l'économie dépend de l'activité minière. Comment sensibiliser aux risques environnementaux ?

Une grande part de nos modes de vie est dictée par l'idée reçue, insufflée par ces industries, que les combats que nous menons sont hors de portée. Mais je me souviens que mes parents et mes grands-parents vivaient dans une seule pièce, avec un sol en terre

battue et sans électricité, qu'ils allaient chercher l'eau, qu'ils avaient leur propre jardin potager, que mon grand-père chassait deux fois par semaine pour nourrir sa famille. Et ils étaient capables de vivre comme ça, simplement.

« Les gens doivent comprendre que leurs actions affectent l'ensemble du vivant. »

Aujourd'hui, nous allons faire des courses pour manger, notre économie est dominée par les produits manufacturés. Toutes ces commodités sont en train de nous voler notre futur, notre propension à avoir une vie saine et de l'eau claire à boire.

Nous ne nous battons pas pour quelque chose de fantaisiste, mais pour que nos enfants, nos petits-enfants et les générations futures aient un accès à une eau claire. Avoir de l'argent n'achète pas le bonheur. Le bonheur, c'est avoir une famille, jouir de la simplicité que le monde offre gratuitement.

L'industrie contrôle notre capacité à être heureux. Vivre simplement, respirer simplement, boire de l'eau et être reconnaissant de ces choses toutes simples est beaucoup plus important. C'est à nous de récupérer le pouvoir, de s'octroyer le droit de cultiver un jardin pour se nourrir, de chasser et de donner toute sa valeur à ça.

Quel regard portez-vous sur la faune et sur la flore que vous découvrez depuis une semaine ?

Nos terres sont très arides et c'est l'opposé de ce que l'on rencontre ici. Nous n'avons pas autant de fruits qui poussent aux arbres. Ici, nous avons eu l'impression que tout ce que l'on plante pousse. Les mangroves que nous avons découvertes sont très belles et je n'avais encore rien vu de pareil de toute ma vie. J'apprécie tout particulièrement le travail que SOS Mangroves mène pour les préserver. Nous avons également rencontré un collectif d'une vingtaine d'associations [Ensemble pour la planète, NDLR] et certaines personnes nous ont demandé ce qu'elles pouvaient faire pour aider. Manifestement, les mangroves méritent que l'on se batte pour les défendre. On y

trouve pas mal d'ordures et des personnes se mobilisent pour faire prendre conscience de l'impact de l'activité humaine sur ces espaces. Les gens doivent comprendre que leurs actions affectent l'ensemble du vivant. La beauté des terres et le respect accordé ici aux indigènes sont des choses auxquelles nous ne sommes pas habitués.

Vous rentrez d'un week-end en tribu sur Lifou, avez-vous observé des parallèles entre les cultures kanak et la vôtre ?

Il y a tellement de similarités, du fait de vivre à part jusqu'aux structures des cases, de la manière dont elles sont construites en lien avec la terre et pour résister au vent. Les tipis traditionnels sont faits de la même façon. Cela peut être comparé aux yourtes de Mongolie. Beaucoup de peuples indigènes font de même. On a beaucoup parlé du fait que les habitats traditionnels n'étaient constitués que d'une pièce où il y était facile de parler directement à ses enfants, alors qu'en vivant maintenant dans des chambres séparées, les gens passent beaucoup de temps isolés les uns des autres. La société occidentale, même à l'école, élève nos enfants en les séparant. Cela a un impact, même si le colonialisme n'a pas été aussi loin ici qu'aux Etats-Unis. Culturellement, j'ai également vu beaucoup de similarités dans la générosité, le sens de l'hospitalité, le respect, dans le poids que pèsent les femmes au sein du foyer. Il y a beaucoup de points communs.

Que retiendrez-vous des échanges avec les collégiens que vous avez rencontrés ?

Nous avons un peu parlé du regard que nous portons les uns sur les autres. Nous voyons notre beauté et nos cultures réciproques. Il y a beaucoup de respect. C'est une chance que j'ai eue de passer du temps avec eux. Ce sont des enfants magnifiques, qui ont soif d'apprendre de leurs aînés. Je n'ai pas envie qu'ils se perdent, mais qu'ils soient heureux et fiers d'eux en tant que Kanak et qu'ils jouent leur rôle de citoyen. Honnêtement, je vois mes propres enfants quand je les regarde.

Propos recueillis par
Gédéon Richard